

ORAL 4

Objet d'étude : le roman et le récit du Moyen-âge au XXI^{ème} siècle

Parcours : raison et sentiments.

Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées*, 1841-1842,

lettre 2 (extrait), de Louise à Renée (25 novembre 1823)

Introduction :

– présentation :

Mémoires de deux jeunes mariées, 1841-42

Seul roman épistolaire de Honoré de Balzac, qui raconte l'entrée dans la vie adulte de deux jeunes aristocrates, devenues amies au cours de leur éducation au couvent. Elles s'appêtent à connaître le mariage, dont chacune a développé une conception bien distincte :

- **Louise**, la Parisienne, rêve d'un mariage d'amour et revendique le bonheur dans la **passion** amoureuse ;
- **Renée**, qui retourne en Provence, s'appête à connaître le bonheur dans un mariage plus **raisonnable**, fondé sur le principe du respect, de l'indépendance, de la tendresse. Elle cherche avant tout à fonder une famille.

Aussi ce roman fait-il partie du parcours : « raison et sentiments ».

Balzac est considéré comme le **père du Réalisme**, comme en témoigne son ambitieux **projet de *La Comédie humaine***, divisé en trois parties : études philosophiques, études analytiques, et **études des mœurs**. *MDDJM* fait partie de ces dernières, dans la section « **scènes de la vie privée** ».

(L'intrigue de *MDDJM* a lieu sous la Restauration et la Monarchie de juillet.)

– situer le passage dans l'œuvre :

Notre passage se situe **au début du roman, dans la deuxième lettre, de Louise à Renée**. Elle y fait part de ses **attentes et appréhensions** avant d'entrer dans la mondanité parisienne.

– **LECTURE ORALE** fluide, claire, expressive, qui rende compte d'une bonne compréhension du texte ;

– problématique :

Comment Balzac, auteur réaliste, met-il en place l'entrée dans la vie adulte de son héroïne romantique ?

– annonce des mouvements du texte.

1^{er} « mouvement » : découverte du paradoxe de la **solitude au sein de la famille** (lignes 1 à 9 « dans le jardin »)

2^{ème} « mouvement » : **projection dans les sorties culturelles** mondaines parisiennes (lignes 9 à 15 « Paris »)

3^{ème} « mouvement » : continuation et progression dans la **lecture de littérature romantique** (lignes 15 « Je suis d'une ignorance crasse » à 22 « mesquine »)

4^{ème} « mouvement » : **l'insouciance de la jeunesse** (lignes 22 à 29)

Développement :

1^{er} "mouvement" : découverte du paradoxe de la solitude au sein de la famille

[...] Voilà notre vie de famille.

Présentatif « voilà » / phrase nominale. L'épistolière cherche à *faire voir* à son amie son quotidien, ses habitudes. Unité apparente du foyer avec l'expression « vie de famille » et le possessif « notre ».

Nous nous rencontrons à déjeuner et à dîner ; mais je suis souvent seule avec ma mère à ce repas.

Présent d'habitude, de répétition. Connecteur « mais » qui ouvre un premier bémol : Opposition des pronoms personnels « nous » (famille) / « je » (solitude de Louise) + adjectif attribut « seule ».

Je devine que plus souvent encore je dînerai seule chez moi avec miss Griffith, comme faisait ma grand-mère. Ma mère dîne souvent en ville.

Verbe « deviner » → tâtonnement de Louise + intelligence d'observatrice, lucidité.

Deuxième bémol à l'idée d'une famille unie avec la répétition de l'adverbe « souvent », renforcé « plus ... encore ». Le membre de la maison que Louise voit le « plus souvent », c'est miss Griffith, qui ne fait pas partie de la famille.

Comparaison avec sa grand-mère (« comme »), dont elle était proche.

Tandis que sa mère est mondaine : elle sort régulièrement le soir.

Je ne m'étonne plus du peu de souci de ma famille pour moi.

Négation « ne plus » du verbe « s'étonner » → accentue l'idée de lucidité. Louise progresse dans son apprentissage de la vie qui l'attend. Elle semble amère en utilisant un euphémisme (« peu de souci »), comme si sa famille la négligeait.

Ma chère, à Paris, il y a de l'héroïsme à aimer les gens qui sont auprès de nous, car nous ne sommes pas souvent avec nous-mêmes. Comme on oublie les absents dans cette ville !

Présent de vérité générale → généralisation à « cette ville » en entier. Il semble que cette solitude ressentie soit quelque chose de "normal" « à Paris ».

Hyperbole de « l'héroïsme » à la fois exagérée et pessimiste → ironie, amertume.

Il y a également du reproche dans le propos de la jeune femme, qui pointe l'indifférence, voire l'égoïsme des Parisiens (« on oublie les absents ») dans la phrase exclamative finale.

Et cependant je n'ai pas encore mis le pied dehors, je ne connais rien ; j'attends que je sois déniaisée, que ma mise et mon air soient en harmonie avec ce monde dont le mouvement m'étonne, quoique je n'en entende le bruit que de loin. Je ne suis encore sortie que dans le jardin.

Louise n'est « pas encore » prête à sortir affronter « ce monde ». Trois formulations différentes de la même idée : « je n'ai pas encore mis le pied dehors »/ « je n'en entends le bruit que de loin »/ « je ne suis encore sortie que dans le jardin ». Effet d'insistance sur le fait que Louise a encore tout à découvrir par elle-même de la mondanité parisienne.

Elle se trouve entre deux mondes :

- la sphère intime de la famille, à son hôtel particulier (intérieur), et la sphère de la ville (extérieur), agitée, car pleine de « bruit » et de « mouvement » ;

- l'état d'enfant (ignorance, immaturité, impatience) et l'état de femme (lucidité, expérience, esprit) ;

- la province du couvent (Blois) et le Paris de la mondanité.

Le passage de l'un à l'autre est imminent, comme en témoigne l'image symbolique du jardin, qui apparaît ici comme un *intérieur-extérieur*, un lieu entre deux lieux.

+ négation du verbe connaître (« je ne connais rien ») + adjectif « déniaisée » → la fin de l'innocence apparaît comme un horizon à atteindre puisque attendu (« j'attends »). Louise est en plein apprentissage de la vie.

+ ambiguïté du verbe « étonner », qui peut vouloir dire tout aussi bien « perturber » que « surprendre », « émerveiller », et même, ici dans ce contexte, « fasciner », « attirer ». Fascination/ répulsion ? + manque de confiance en soi ? (La confiance lui viendra plus tard (lettre suivante, III), lorsqu'elle sera préparée physiquement aux mondanités, avec une tenue de jeune femme à la mode, qui mettra en valeur sa beauté.)

2^{ème} "mouvement" : projection dans les sorties culturelles mondaines parisiennes

Les Italiens commencent à chanter dans quelques jours.

« Italiens » = opéras dont les représentations avaient lieu dans les théâtres parisiens.

Le présent a valeur de futur proche, et l'indication temporelle « dans quelques jours » révèlent l'imminence de l'événement et l'impatience qu'éprouve Louise.

Ma mère y a une loge.

Admiration de la fille, qui prendra modèle sur la mondanité de la duchesse (sa mère).

Je suis comme folle du désir d'entendre la musique italienne et de voir un opéra français.

Confirmation de l'impatience de Louise à découvrir cet univers à la fois artistique, esthétique et social. Le personnage est sensible, passionné ; l'accent est mis sur les émotions, les perceptions : « folle du désir » + verbes de perception « entendre » et « voir ».

Je commence à rompre les habitudes du couvent pour prendre celles de la vie du monde. Je t'écris le soir jusqu'au moment où je me couche, qui maintenant est reculé jusqu'à dix heures, l'heure à laquelle ma mère sort quand elle ne va pas à quelque théâtre. Il y a douze théâtres à Paris.

Parallélisme : Louise entre deux mondes (voir plus haut). Changement subtil, progressif (« je commence à rompre »), de ses « habitudes » (présents d'habitude : « je t'écris », « je me couche »). Apprentissage, formation. Répétition du verbe « commencer » : la vie mondaine de Louise commence au moment où les Italiens reprennent leurs activités, comme si cette reprise était l'occasion parfaite pour s'initier à la vie mondaine.

3^{ème} "mouvement" : continuation et progression dans la lecture de littérature romantique

Je suis d'une ignorance crasse, et je lis beaucoup, mais je lis indistinctement. Un livre me conduit à un autre. Je trouve les titres de plusieurs ouvrages sur la couverture de celui que j'ai ; mais personne ne peut me guider, en sorte que j'en rencontre de fort ennuyeux.

Auto-portrait dévalorisant, avec l'attribut péjoratif « ignorance crasse ».

Elle ne trouve, dans un 1^{er} temps, aucun repère dans ses cheminements de lectrice : elle lit « beaucoup » et « indistinctement », le rassemblement de ces deux adverbes évoquant une errance sans rigueur, autant qu'une soif insatiable de sortir de cet état d'ignorance. Louise, autodidacte malgré elle, ne reçoit de conseils de « personne », ce qui lui fait perdre un peu de temps, jusqu'à l'ennui !

Ce que j'ai lu de la littérature moderne roule sur l'amour, le sujet qui nous occupait tant, puisque toute notre destinée est faite par l'homme et pour l'homme ;

La « littérature moderne » (rappel : la lettre date de 1823) qui parle de l'amour fait clairement référence au Romantisme (réviser les caractéristiques de ce mouvement culturel). Louise représentera la passion amoureuse, typique du Romantisme de son époque.

La première occurrence de la 1^{ère} personne du pluriel « nous » renvoie à Louise et Renée, qui ont échangé leurs idées sur l'amour tout au long de leur jeunesse.

Louise justifie (connecteur logique de la cause : « puisque ») cet intérêt pour l'amour d'une façon qui peut nous surprendre, au XXI^{ème} siècle : elle utilise non seulement le présent de vérité générale, mais aussi le possessif « notre », 1^{ère} personne du pluriel qui renvoie cette fois aux femmes, à toutes les femmes, et énonce ce qui sonne alors comme une maxime inébranlable, d'un sexisme remarquable ! « toute notre destinée est faite par l'homme et pour l'homme ». Selon cette maxime, la femme est entièrement soumise à l'homme, dépendante de l'homme ; Louise se donnera pleinement dans la passion amoureuse dévastatrice (effet d'annonce).

mais combien ces auteurs sont au-dessous de deux petites filles nommées la biche blanche et la mignonne, Renée et Louise ! Ah ! chère ange, quels pauvres événements, quelle bizarrerie, et combien l'expression de ce sentiment est mesquine !

« au-dessous » + « pauvres » + « bizarrerie » + « mesquine » : termes péjoratifs qui qualifient les livres qu'elle a lus, qui ne sont pas à la hauteur des discussions des deux jeunes filles au couvent. La déception et le mépris qu'elle éprouve à l'égard des considérations sur l'amour qu'elle y a trouvées sont accentués par l'exclamation (trois points d'exclamation + interjection « Ah ! ») et adverbes exclamatifs « combien » (deux fois) et « quelle », « quels ».

Termes affectueux à destination de Renée : on avait déjà « ma chère » plus haut, maintenant « chère ange ». Les surnoms « la biche blanche et la mignonne » mettent en relief leur innocence.

4^{ème} "mouvement" : l'insouciance de la jeunesse

Deux livres cependant m'ont étrangement plu, l'un est Corinne et l'autre Adolphe.

Les « deux livres » qu'elle évoque ici sont deux romans romantiques, le premier de Germaine de Staël, le second de Benjamin Constant, deux illustres représentants du courant romantique. Ce goût personnel pour ces deux ouvrages révèle déjà le caractère passionné, lyrique, de Louise, qui va se manifester tout au long du roman.

À propos de ceci, j'ai demandé à mon père si je pourrais voir madame de Staël. Ma mère, mon père et Alphonse se sont mis à rire. Alphonse a dit : — « D'où vient-elle donc ? » Mon père a répondu : — « Nous sommes bien niais, elle vient des Carmélites. » — « Ma fille, madame de Staël est morte, » m'a dit la duchesse avec douceur.

Anecdote (introduite par une locution prépositionnelle « à propos de »). La question de Louise révèle encore son ignorance, cette fois du point de vue des membres de sa famille. Les deux hommes (le père et le frère) se moquent, tandis que la mère reste bienveillante.

(Les « Carmélites » = les sœurs (religieuses) qui régissent le couvent où Louise et Renée ont reçu leur éducation)

— « Comment une femme peut-elle être trompée ? » ai-je dit à miss Griffith en terminant Adolphe. — « Mais quand elle aime, » m'a dit miss Griffith.

Deuxième question de Louise, qui porte cette fois sur le fonctionnement de la psychologie humaine, et qui est adressée cette fois à sa gouvernante. Cette succession de questions montre chez Louise son avidité de savoir et de comprendre. On voit aussi qu'elle n'hésite pas à les adresser à son entourage, n'ayant aucun mentor, aucun précepteur pour l'orienter dans ses apprentissages (cf. plus haut). En cela, son innocence et sa modestie la valorisent.

La réponse de miss Griffith a cela d'effrayant que l'amour est ce qui semble expliquer l'illusion, d'erreur, voire le mensonge, subis potentiellement par qui s'aventure dans ce sentiment. Là aussi, on a un effet d'annonce : Louise aimera, Louise souffrira.

Dis donc, Renée, est-ce qu'un homme pourra nous tromper ?

Cette question finale, adressée cette fois à son amie d'enfance, révèle une angoisse.

On remarque une progression dans ces trois questions :

- la première, au présent, posée aux parents, porte sur une connaissance intellectuelle, une information objective ;
- la deuxième est déjà plus intime et concerne les sentiments et la psychologie humains ; elle est posée à une femme qui, paradoxalement, est plus proche de Louise.
- la dernière interrogation exprime, au futur, un doute abyssal, une question absolue qui révèle des attentes inquiètes sur un avenir qui devient tout à coup incertain. Elle s'adresse à l'être le plus intimement proche d'elle : Renée.

Louise restera dans ce doute qui la consumera (effet d'annonce).

Conclusion :

Idées à retenir et à récapituler en conclusion pour répondre à la problématique (que vous pouvez rappeler ici) :

- **Enjeu narratif n°1** : entrée dans l'œuvre efficace (on est encore au début). La forme épistolaire permet d'entrer dans l'intimité des deux amies qui se confient l'une à l'autre et qui, dans leur correspondance, pratiquent l'introspection. Le lecteur a accès aux attentes de Louise, qui révèlent des éléments de portrait psychologique de ce personnage. Le texte répond à une fonction informative qui présente un des personnages principaux.

- **Enjeu culturel (littéraire et historique)** : jeune Parisienne romantique, typique de son époque et de son milieu social → réalisme de Balzac, regard distancié de l'auteur.

- **Enjeu narratif n°2** : effets d'annonce. Les attentes de Louise se transmettent au lecteur, qui a envie de savoir si elles seront satisfaites, surprenantes, décevantes, etc. Balzac répond donc aussi à la fonction incitatrice du début d'un récit.

De plus, lorsqu'on a lu le roman en entier et qu'on lit cette lettre rétroactivement, on ne peut s'empêcher d'y voir l'annonce du malheur de Louise à venir : la question qu'elle pose à la fin, ajoutée à son appétence romantique pour la passion amoureuse, expliquent déjà les délires jaloux qui la perdront lorsqu'elle vivra avec Marie Gaston à la fin de l'œuvre.

Ouverture : vous pouvez, au choix :

- ouvrir sur les dernières lettres du roman, justement, comme on vient de le faire.

- ouvrir sur l'oral 5 (lettre n°9), qui oppose à Louise le caractère raisonnable de Renée : leurs projets de vie sont totalement différents et reflètent la pertinence du titre de notre parcours de bacheliers dans lequel s'inscrit MMDJM : « Raison et sentiments ». Louise se pose beaucoup de questions ; Renée donne beaucoup plus d'affirmations. La première veut se laisser guider par les sentiments ; la seconde par la raison.

- ouvrir sur l'oral 6, Lettres d'une religieuse portugaise, de Guilleragues, roman épistolaire également qui met aussi en scène une héroïne tragique dévastée par la passion amoureuse.